

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

CONDITIONS.

ABONNEMENT :

Un an \$ 0.50

Six mois 0.25

Un numéro 10

L'abonnement est strictement payable d'avance.



CONDITIONS.

ANNONCES

Par ligne

Première insertion, 10c

Ins. subséquentes, 5c

Remise libérale aux annonceurs à long terme.

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRE

Le vrai peut qu'quelques fois n'être pas "vrai sans bégayement." — H. BERTHELOT

Vol. I.

H. BERTHELOT - - Rédacteur.

No. 48

Feuilleton du "Canard."

FRANZ LE MINEUR

NOUVELLE IRLANDAISE.

(SUITE ET FIN.)

Alors il appela Katty de toutes ses forces ; mais le vent lui renvoya seul ses hurlements sinistres.

— Pourquoi est-elle partie ? murmura-t-il, encore quelques minutes de clarté et nous étions sauvés ! sans doute elle aura eu peur et elle regagne en ce moment la maison de son père.

Il se pencha au-dessus de l'abîme et il crut apercevoir dans les sinuosités du chemin, où la lumière avait paru en montant, la lumière qui s'éloignait fut vacillante cette fois et comme agitée par une course rapide.

Plus loin la maison du vieil Owen brillait dans l'obscurité pareille à une chapelle dont l'intérieur est illuminé.

En effet, chez le père de Katty la réunion, qui l'année devant s'était donné solennellement rendez-vous pour ce soir là, était au grand complet. L'oncle Hatson portait le même gilet à fleurs, et époussetait de temps en temps sur son jabot les grains de tabac qu'il y laissait tomber à chaque prise.

— Bientôt neuf heures, dit-il, en regardant le concours fixé au mur de la grande salle ; je ne vois ni la fiancée, ni le second prétendant.

— Ma fille achève de se parer, sans doute, répondit le vieil Owen et quant à Franz ce n'est qu'après le dernier coup de neuf heures que nous aurons le droit de le déclarer forclos.

Comme il achevait ces paroles, la porte s'ouvrit et le mineur parut. Il était dans ses habits grossiers de travail, et ces mains déchirées et souillées de terre, ses cheveux épars, ses joues creuses et blêmes disaient assez quels soucis et quelles fatigues il venait d'endurer.

— Richard Owen, dit-il, triste ment en s'adressant au vieillard, je n'ai que la moitié de la somme convenue, mais j'ai mis à découvert, dans la montagne, un dépôt de minerai d'or qui vaut peut-être dix fois autant que la somme entière. Si vous voulez me donner seulement jusqu'à demain soir, je

déposerai entre vos mains tout ce j'ai promis.

Le vieil Owen prit le jeune homme par le bras.

— Franz, dit-il avec amitié et d'une voix tremblante, je sais ce que vous avez fait depuis un an. J'ai observé votre conduite et vos rudes travaux ; vous êtes un brave et digne garçon, et je ne le cache pas. J'aurais été heureux de vous appeler mon fils ; mais la convention est formelle et vous ne pouvez remplir à l'heure fixée ; je ne puis donc pas moi, vous donner ma fille ; car ma fille, ma parole est engagée à Walter Cormack, et Richard Owen, vous le savez, n'a jamais manqué à sa parole.

— C'est juste ! murmura le jeune homme avec accablement ; il devint plus pâle et s'appuya contre la table pour ne pas tomber.

A ce moment, Walter Cormack s'avança, et dit à son tour :

— Richard Owen, j'ai votre parole, et nous savons tous ce qu'elle vaut ; mais moi je vous la rends. Franz mérite plus que moi la belle et vertueuse Katty ; qu'elle soit donc sa femme. Moi, je craindrais de ne pas l'aimer autant que lui.

Et le généreux jeune homme tendit au mineur sa loyale et robuste main.

Ce dernier la serra avec force sans dire un mot. Deux grosses larmes venaient de jaillir de ses yeux, et coulaient sur ses joues amaigrées.

Dans un coin, l'oncle Hatson humait une large prise et secouait fortement son jabot.

Le vieil Owen embrassa Franz.

— Allez, mon fils, lui dit-il avec émotion, allez chercher votre femme.

Le jeune homme s'élança hors de la salle, et appela Katty dans toute la maison. Mais là, pas plus que dans la montagne, Katty ne répondit.

Franz entra dans sa chambre ; elle était désertée. En bas, la servante, interrogée, ne put rien dire, sinon qu'elle attendait toujours sa jeune maîtresse, sortie depuis longtemps.

Alors une horrible pensée traversa le cœur du jeune homme, comme un fer rouge. Il entra précipitamment dans la salle, les yeux hagards, les traits bouleversés.

— Suivez-moi, tous ! s'écria-t-il. Katty s'est perdue dans la montagne. Suivez-moi !

Tous les hommes s'élançèrent sur les pas du mineur.

Quelques minutes après, on voyait errer, à travers les pentes escarpées, de la montagne, des torches nombreuses dont le vent faisait tourbillonner la flamme en leur arrachant des nuées d'étincelles.

Arrivé, avec ses compagnons, à l'endroit où il avait travaillé jusqu'à la dernière heure, le mineur s'orienta, et son regard anxieux embrassa tout l'espace environnant.

A vingt pas de là, au milieu des rochers secs et presque au-dessus de l'abîme, un point blanc se détachait de l'ombre. Le jeune homme se précipita vers lui, une torche à la main.

C'était Katty ; Katty toujours belle, mais blanche et froide comme un marbre. Elle était morte.

Une large brûlure qu'elle portait à la naissance du cou, disait, hélas, trop clairement, que la foudre l'avait frappée, cette même foudre qui venait à la fois de creuser une tombe, et d'arracher à la terre un de ces plus précieux trésors.

Franz prit, dans ses bras, le corps inanimé de sa maîtresse.

— Richard Owen, dit-il au vieillard qui sanglotait à genoux, en échange de votre fille morte, je vous donne toute cette richesse qui m'appartient ici. Tâchez de l'employer à faire des heureux, moi, elle ne peut plus me servir. Le seul trésor dont je ne me veuille pas séparer, c'est Katty ! Celui-là est à moi, comme je suis à lui. Adieu.

Et se penchant à la renverse au-dessus de l'abîme, le mineur disparut en tenant la jeune morte enlacée dans ses bras.

Le lendemain on retrouva les deux cadavres mutilés qui roulaient à côté l'un de l'autre dans le torrent.

Quelques mois plus tard le vieil Owen fit creuser la mine d'or et extraire les richesses immenses qu'elle contenait. Son premier soin fut de partager avec Walter Cormack qui est aujourd'hui "sir Walter Cormack, Baronet," l'un des plus riches propriétaires de l'Irlande et membre du parlement pour la ville de Dublin. Avec le restant de sa fortune, il n'a cessé de faire du bien et de répandre partout ses bienfaits.

Egalement à partir de cette nuit fatale, on voit, chaque fois qu'il y a de l'orage, une lumière errer sur les flancs de la montagne, et les gens

du pays disent, comme moi : c'est Katty qui monte avec sa lanterne pour éclairer Franz, et chaque fois, la foudre tombe dans ces parages.

* * *

Ici la fermière s'arrêta.

— Madame, lui dis-je, votre récit m'a vivement intéressé ; seulement il y a quelque chose que je ne comprends pas. Comment a-t-on pu savoir ce qui s'est passé entre ces jeunes amoureux, puis que le mineur s'est tué sans donner à personne aucune confidence.

La bonne femme releva lentement la tête.

— Monsieur j'ai vous croyais catholique, dit-elle d'un air grave.

— Apostolique et romain, comme je vous l'ai annoncé.

Alors, laissez donc aux protestants cette triste et stérile prétention de discuter ce qu'il faut croire.

— Vous avez raison, madame, répondis-je en m'inclinant. Croire c'est peut-être la moitié de la vertu, et c'est sûrement la moitié du bonheur.

Et me tournant vers le fermier, je lui tendis mon verre qu'il remplît de whiskey, humecté de quelques gouttes d'eau chaude.

Au nombre des acrobates, qui joueront dans l'après-midi du 1er septembre, au Parc Gymnastique, il y aura un homme de la taille de cinq pieds et sept pouces qui s'introduira dans une petite boîte mesurant 10 pouces de largeur sur 18 pouces de hauteur et 23 de longueur. Cette homme extraordinaire que l'on peut appeler "l'homme-caoutchouc" exécutera aussi plusieurs autres tours qui étonneront les spectateurs. Cet homme-caoutchouc est Québécois.

Plusieurs autres acrobates, danseurs et sauvages Hurons, de Lorette, Québec, exécuteront aussi dans ce Parc, des tours de force extraordinaires. Ajouter à cela tous les acrobates, danseurs et sauvages, de Montréal, qui joueront aussi à cette grande représentation, et le public comprendra combien les amusements seront variés et intéressants.

Il y aura deux corps de musique celui de Beauport, Québec, et la bande Hardy, de Beauport. A la public d'en profiter.

Admission : 10c

MONTREAL, 31 AOÛT 1878.

PROTECTION.

Dimanche dernier après les vèpres, Jean-Baptiste à cause de la grande chaleur ôta sa " bougrine " accrocha son " tuyau " à une patère pour aller respirer l'air dans la cour qu'il avait en communauté avec un voisin. Il occupait le logement du second étage, il descendit la longue, escalier de service et s'assit sur un chevalet pour allumer sa pipe. Après avoir lancé plusieurs bouffées et s'étant assuré que le culottage de sa bouffarde accusait progrès, il fit un tour d'inspection dans sa cour et attira l'attention de son voisin qui s'ennuyait et baillait à décrocher sa mâchoire en attendant l'heure du souper. Baptiste et Joseph (c'est le nom du voisin) vivent en parfaite harmonie et jamais ils n'avaient échangé ensemble une parole acerbe. Baptiste était conservateur, et Jos avait des idées libérales en politique. La conversation suivante s'engagea entre les deux voisins.

BAPTISTE. — Bonjour, Jos, beau temps aujourd'hui.

JOS. — Magnifique journée.

BAPTISTE. — Que dit-on de neuf ?

JOS. — Les élections approchent.

BAPTISTE. — Oui, et j'espère qu'il y en aura un changement dans les affaires. Le commerce va mal. On dit que si nous avions la protection il y aurait plus d'argent dans le pays, Le système du libre échange voyez-vous a du bon pour les vieux pays. Dans la Nouvelle-Ecosse, voyez-vous...

Baptiste, cria du haut de l'escalier la femme du politicien.

—Quoi ? répondit vivement le discutant.

—L'eau est arrêtée. Voilà le seau, tu vas le faire emplir chez le voisin.

—Dans une minute. Je disais donc que, dans les provinces d'en bas l'opinion publique était favorable au libre échange tandis que dans Québec et dans Ontario il faut la protection pour nos industries nationales. Sir J. lui voudrait fixer notre tarif général à 35 pour cent au lieu de 17 et demi pour cent qu'il est aujourd'hui.

—Baptiste ! reprit la voix du haut de l'escalier.

—Attends une minute. Je crois qu'avec le système de protection nos affaires prospéreraient davantage. L'augmentation des impôts sur les marchandises importées que nous pouvons fabriquer serait de 11 1/2 pour cent. Nous importons tous les ans pour 20 millions de piastres, \$20,000,000, que nous envoyons à l'étranger.

—Baptiste !

—S..... mille tonnerres, Ursule qu'est-ce que tu veux ?

—Je te demande un seau d'eau J'attends après.

—Tu l'auras dans la minute. Je disais donc à propos de ces \$20,000,000 qu'ils iraient dans la poche de nos manufacturiers et des consommateurs.



LES REGATES DE MONTREAL-EST.

—Baptiste !!!

—Pour l'amour du ciel qu'est ce que tu veux ?

—Je veux un seau d'eau tout de suite. Si tu ne te dépêches pas, tu te passeras de souper.

—Où est le seau ? Avec cette femme-là il est impossible de causer tranquillement pendant une minute.

Madame dépose le seau sur le haut de l'escalier, monsieur ralluma sa pipe qui s'était éteinte et reprit le fil de son discours : Les dépenses de la Puissance sont de \$53,000,000 par année et nous avons un intérêt de \$6,797,000 à payer à l'étranger.

—Baptiste ! reprit la voix d'en haut avec un crescendo alarmant.

Mais cette fois Baptiste n'entendit pas.

—Oui, monsieur, disait-il, nous payons un intérêt de \$6,000,000.

—Baptiste, veux-tu bien cesser ton bavardage et m'apporter un seau d'eau ?

—Oui, dans la minute. Je paie \$20,000,000 par année à l'étranger, avec la protection ces vingt millions arriveront.....

Ici le discours de Baptiste a été interrompu par une averse d'eau de vaisselle qui tomba de la galerie sur la tête des deux voisins. Baptiste essuya cet orage avec le calme et le stoïcisme qu'il avait puisés dans vingt ans de ménage. Après une prise de bec avec son épouse qui dura une dizaine de minutes il alla chercher le seau d'eau chez le voisin et ne s'occupa plus des vingt millions.

LE DROIT DES FEMMES DANS LES ELECTIONS.

Il appartenait au " Canard " de revendiquer le droit des femmes dans les élections.

Ce droit une fois reconnu il en résulterait des choses très-folichonnes, au premier abord mais très-sérieuses dans le fond.

Nous procéderons comme l'auteur de DON JUAN :

1ÈRE SIGNORA.—Ma chère, je vois avec un grand regret que mon mari travaille pour M. l'Ex-juge

Coursol, dans la prochaine élection.

2IÈME SIGNORA.—Il est déplorable que les femmes n'aient pas voix au chapitre dans les élections, les choses en iraient bien mieux.

3IÈME SIGNORA, (48 ans, voix aigre moustaches prononcées :—La question n'est pas là ; nous autres, femmes, avons nous, oui ou non, voix au chapitre ?

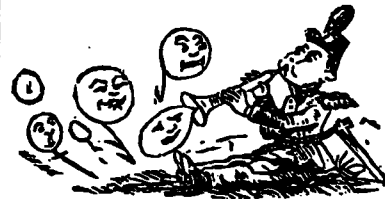
4IÈME SIGNORA.—Le thé est trop cher ; le café qu'on achète maintenant ne vaut rien ; donc le gouvernement ne vaut rien non plus. Dansereau et Chapleau nous promettent de meilleur thé et de meilleur café. Hurrah for them !

5IÈME SIGNORA.—Les droits sur les robes de soie ne sont pas assez forts, parce que la petite " chose " en achète une tous les mois.

6IÈME SIGNORA.—Ma chère, vous entrez dans le domaine du haut commerce et des douanes.

7IÈME SIGNORA.—Ca m'est égal ! mais mon mari a payé, l'autre jour une paire de pantalons beaucoup trop cher.

Le " Canard " qui se moque des pantalons comme un poisson d'une figue, laissa ces bonnes vieilles à leurs discours en se disant : " Le pauvre peuple est bien malheureux ! "



COUACS.

La lutte électorale donne lieu à d'heureuses innovations dans la langue française. Citons en deux au hasard, extraits de journaux grands et sérieux : " M. X... est parti pour " adresser " les électeurs du comté de Z..... "

"Un comité des premiers citoyens de Y a été chargé " d'entrevoir " M. F et de lui offrir la candidature du comté de R..... "

Très-entreprenant, ce monsieur

qui part pour adresser les électeurs de Z afin de les envoyer comme comme autant de paquets, Dieu sait où ?

Mais il est joli également ce comté qui " entreverra " seulement de loin, l'ombre d'un certain monsieur et lui offrira l'ombre d'une candidature.

Nous voilà revenu au temps de Scarron.

Près de l'ombre d'un rocher
J'ai vu l'ombre d'un cocher
Qui tonant l'ombre d'une brosse
Nettoyait l'ombre d'un carrosse.

Ecoute ma chère disait un mari à son épouse, tu ne devrais pas toujours exhiber tes grands pieds comme tu le fais tous les jours, si tu savais ce qu'il vient d'arriver au cordonnier chez qui j'ai porté ton soulier pour le raccommoder.

—Qu'est-il arrivé, dis-moi ça de suite.

—Le cordonnier prit ton soulier dans ses mains. Il le revira en tous sens et tout à coup il fondit en larmes. Il pleura comme si le cœur lui eut crevé.

—Pourquoi pleurait-il l'imbécile. Vite, dis-moi ça.

—Eh bien le pauvre diable m'a conté son histoire. C'est quelque chose de navrant.

Il perdit ses parents lorsqu'il était encore au berceau et fut élevé par sa grande mère pour qui il avait l'affection la plus tendre. Il y a quinze ans il vint chercher fortune en Canada. Il entra d'abord dans le commerce des légumes. Ses affaires allèrent assez bien pendant quelque temps. Il songea à faire venir la vieille dame lorsqu'il y eut une crise et il fut obligé de déposer son bilan. Il ouvrit ensuite un débit de fruits sur le marché Bonsecours, nouveau désappointement. Il devint laitier et finalement conducteur sur les chars urbains. Comme on n'avait pas encore inventé la sébille brevetée que ces messieurs portent accrochée à leur ceinture pour percevoir le prix du passage, il ne tarifa pas à faire fortune. Il s'acheta une boutique de cordonnier, il fit venir sa grande mère. Il y a quinze jours la vieille dame arriva à Montréal et mourut subitement le soir de son arrivée. C'était une rude épreuve.

Depuis dix semaines le malheureux est resté en proie à une noire mélancolie. Aujourd'hui il commençait à retrouver son ancienne gaieté lorsque la vue de ton soulier l'a fait fondre en larmes. Ce soulier, disait-il, lui rappelait le cercueil de sa grande mère.

La narration fut brusquement terminée par un soufflet que le mauvais plaisant reçut en pleine figure de la main de la femme offensée.

En 1862, un farceur monta sur un husting et pronouça le discours suivant :

Messieurs les électeurs
Du comté de Dorchester,
Je vous remercie de l'honneur
Que vous me faites jusqu'à cet heure.
Je suis votre humble serviteur,
Et demain au poil à neuf heures.

Ce discours vaut bien ceux de plusieurs de nos tribuns populaires.

Pendant la dernière séance du conseil de ville, un feu de cheminée s'est déclaré dans le nez de l'échevin Clendinneng, sans la présence d'esprit des échevins Mercer et Stephens qui s'y sont jetés au péril de leurs jours, les dégâts eussent été considérables.

La narine gauche est seule un peu endommagée.

On sait que les juges anglais aiment assez à accompagner leur sentences d'un petit "speech" moral, dont ils se tirent assez bien du reste. Parfois, cependant, les rieurs ne sont pas du côté du juge, comme cela est arrivé dans l'incident raconté par le West End. Il s'agit du vol d'un cochon :

Le juge.—Qu'avez-vous fait du cochon que vous avez volé à la veuve Dickson ?

L'accusé.—Je l'ai mangé.

Le juge.—Et vous n'avez pas de remords ? Que direz-vous lorsqu'au jugement dernier vous trouverez en présence du juge éternel avec la veuve Dickson et que le bon Dieu vous demandera compte de votre action !

L'accusé.—Pardon, Votre Seigneurie, est ce que le cochon y sera aussi ?

Le juge.—Certainement

L'accusé.—Eh bien, je dirai à la veuve Dickson : Tenez, le voilà votre cochon ! reprenez le ?

Un ministre protestant, qui a la bouche démesurément affreusement grande, disait l'autre jour dans une assemblée, que rien n'est impossible à Dieu.

—Vous vous trompez, monsieur, dit l'un des auditeurs, il est une chose suivant moi, impossible à Dieu.

—Quelle est cette chose ? demande le ministre, l'interrompant.

—C'est répondre l'autre, qu'il lui serait impossible de vous agrandir la bouche sans vous reculer les oreilles !

Un couvrepiéd en soie appartenant à une vieille dame irlandaise, date de près de cent ans ; il contient 2.000 morceaux, au delà de 1000.000 points et une caravane innombrables de punaises.

Un tendre époux ayant perdu sa femme, envoya le télégramme suivant à son ami : Cher ami, ma femme bien-aimée vient de mourir. La perte est complètement couverte par l'assurance.

Le seul VIN DE QUININE recommandé par la faculté de Médecine est celui de CAMPBELL. C'est le seul qui a été prouvé supérieur après avoir été avalé par les chimistes. En vente chez les droguistes et les épiciers.

Les personnes qui désirent apprendre les secrets de la natation en six leçons devront s'adresser au professeur Chagnon, sur le terrain du club de natation à l'île Ste. Hélène.

Cours complet. Prix \$1.00.



AU CLUB CARTIER.

L'ECHEVIN THIBAUT.—Voyez, messieurs. Il m'est impossible de me remettre en campagne avec ces vieux souliers-là. Regardez donc un peu ! Mon sac à "flaubage" est en déconfiture.

UN SPECTATEUR.—M. Bourgouin, voulez-vous vous asseoir, s'il vous plait, afin que je voie !

Nous avons trouvé un nouvel aubergiste dans la rue Ontario. Celui-ci peut rendre des points à Calino.

Entre une pratique. Quelle nouvelle aujourd'hui ?

L'AUBERGISTE.—Il y a qu'un individu m'a passé un écu de plomb. Heureusement il n'a pris qu'un verre de cinq cents.

LA PRATIQUE.—Et vous lui avez rendu le change.

L'AUBERGISTE.—Comme de juste !

Aux représentations populaires du théâtre de la rue Gosford il nous fait plaisir d'apprendre à nos lecteurs qu'un des directeurs de la compagnie et un des acteurs qui obtient le plus d'applaudissements est un de nos compatriotes, M. Philion, de Montréal, qui a vécu pendant des années aux Etats-Unis. Son nom paraît sur les programmes sur le pseudonyme de Ned West, et comme minstrel il est considéré comme un des premiers acteurs de la république voisine.

Tous ceux qui ont assisté aux représentations du Dominion Theatre s'accordent à dire que West est inimitable dans sa mimique, l'originalité de ses saillies et l'excentricité de son jeu. M. West n'a pas honte de son origine et souvent pendant la soirée il nous lance quelques mots remplis de sel gaulois qui font rire ses auditeurs, à ventre déboutonné. Nous souhaitons à M. Philion et à sa compagnie tout le succès qu'ils méritent pour les efforts continuels qu'ils font pour amuser le public de Montréal.

Les grandes chaleurs achèvent, par conséquent on n'aura pas longtemps l'avantage de goûter de cette bonne crème à la glace de M. J. B. H. Gariépy, No. 600 rue Ste. Catherine.

Que ceux donc qui n'en ont pas encore goûté se hâtent d'aller au

plus tôt lui faire une visite et tout le monde sera satisfait.

Les amers merveilleux de M. Dépatie n'ont pas n'égale comme remède sur et certain de guérir. Ces amers agissent par enchantement dans toutes les maladies des poumons et de l'estomac, la faiblesse générale du système et tout particulièrement la dyspepsie.

Ces amers sont composés de végétaux les plus surs, les plus puissants et les plus efficaces et parfaitement adoptés et propres à purifier le sang.—Voir l'annonce.

Un jeune homme est en visite dans un ménage bourgeois.

Pour se faire bien venir de la jeune dame, il caresse les enfants.

—J'adore les enfants des autres, dit-il gracieusement.

—Eh bien ? mariez-vous ! répond innocemment le bourgeois.

A la noce d'un couple de couleur, le ministre fit l'observation suivante : Il est d'usage, en pareil cas, d'embrasser la mariée, mais dans ce cas-ci, nous nous en dispenserons. Le nouveau marié répliqua fort à propos : Il est d'usage en pareil cas, de donner au ministre dix piastres, mais dans ce cas-ci nous nous en dispenserons.

Le colonel du 102ème réunit à un grand dîner plusieurs officiers du régiment. Le capitaine Z..., le plus ancien du bataillon, est au nombre des invités et se trouve, à table, presque en face de l'amphitryon.

Après le potage, le capitaine, plus accoutumé aux festins de la pension qu'aux dîners d'apparat ; n'oublie pas ses précautions ordinaires ; il prend le plus grand verre aligné devant lui, souffle dedans, et l'esuie avec soin.

Le colonel a vu le mouvement ;

il croit à une négligence du service et fait signe à un domestique.

Celui-ci s'empresse d'enlever le verre et d'en apporter un autre. Le vieux héros le regarde avec de grands yeux... et il recommence son opération.

Nouveau signe du colonel, plus énergique que le premier. Nouvelle substitution du verre par le serviteur ahuri. Mais cet'e fois, le capitaine, impatientement, se tourne brusquement vers le domestique :

—Sacrebledu ! lui dit-il en fronçant les sourcils, est-ce que tu te figures que je m'en vais essuyer comme ça icute la vaisselle.

Le CANARD est entré hier dans le magasin populaire connu sous le nom des QUATRE SAISONS. Il a remarqué que cet établissement avait un cachet particulier. Les clients y entrent avec confiance, car ils sont surs qu'ils n'y perdent pas leur temps à entendre des hableries des patrons et des commis pour forcer les ventes. Tout le public de Montréal sait qu'AU QUATRE SAISONS, la bonne foi et l'honnêteté président à toutes les transactions. Les marchandises ne sont point passées aux pratiques sous de fausses représentations.

MM. J. Perreault et Cie. reçoivent dans le moment directement des manufactures d'Europe et des Etats-Unis, leur immense importation d'automne. Nous avons remarqué que le goût et le choix de ces marchandises sont insurpassables. Tant qu'aux prix ils sont certainement du plus bas que nous ayons encore vus, et incontestablement les plus bas qui se verront dans le détail de Montréal. Cela s'explique. Ils paient leurs achats argent comptant sauvant un escompte considérable qui leur permet de vendre à des prix défiant la concurrence. Cette semaine il régnait une grande activité AU QUATRE SAISONS. Pendant tout le mois de septembre, les marchandises d'été seront littéralement sacrifiées afin de faire place aux importations d'automne.

Jamais personne ne s'est repentie d'avoir fait un achat chez MM. J. Perreault et Cie. Le CANARD le sait par expérience. N'oubliez pas la place, à l'enseigne du drapeau, AU QUATRE SAISONS, 97, Rue Notre-Dame.

Le metteur en pages du JOURNAL D'ARTHABASKA a commis une légère bourde en préparant son No. du 22 courant. Il a laissé comme sous-titre aux pages 2, 3, et 4 le nom de L'EVÈNEMENT. Cela nous porte à croire que le journal s'imprime à Québec avec la matière de l'organe de l'hon M. Fabre.

— Le Quinine est extrait de l'écorce connue sous le nom d'écorce des Jésuites et est le principal ingrédient du VIN DE QUININE DE CAMPBELL.

On parlait avec horreur d'un grand incendie qui venait de détruire la cité d'un village.

—Si le feu est un terrible fléau, di... M. Prud'homme, d'un

ton sentencieux, l'eau est bien plus terrible encore. Car l'incendie, ça s'éteint toujours... mais l'inondation, jamais !

On ne saurait jamais être trop particulier sur le choix d'une boucherie. Pour jouir d'une bonne santé il faut sur sa table des viandes fraîches et bien préparées.

Le CANARD recommande à ses lecteurs l'étal privé de Charles Meunier, au coin des rues St. Dominique et Vité. Ils y trouveront à des prix modérés toutes espèces de viandes de boucherie, lard, jambons, légumes, etc., etc.

HONNEUR à nos concitoyens ! Le vapeur ST LAMBERT a laissé notre port le 7 du courant, pour reprendre sa ligne de traverse ordinaire de Montréal à St Lambert, après avoir subi de notables améliorations à ses machines et à sa coque dans les ateliers de M. G. A. Pontbriand, assisté de M. Pierre Côté. Ces messieurs avaient obtenu cette entreprise en démontrant au propriétaire du ST LAMBERT, M. Louis Larin, de Montréal, que, si son bateau subissait les travaux qu'ils lui suggéraient, il y gagnerait en vitesse et solidité. Or, il appert que les contracteurs du bateau suscitaient dans le même temps une certaine opposition à nos concitoyens et tâchaient de faire prévaloir chez M. Larin l'opinion que c'était jeter son argent à l'eau quo de faire ces réparations à Sorel, car ils disaient que personne ne pouvait faire mieux qu'eux-mêmes. Aujourd'hui, les idées de MM. Pontbriand et Côté l'ont remportées : la vitesse du ST LAMBERT a été doublée, et le propriétaire se déclare satisfait des réparations faites aux machines et à la coque.

GAZETTE DE SOREL.

Septembre arrive avec un cortège de pluies et d'humidités. Il faudra bientôt songer à s'acheter une bonne paire de chaussures. Pour les avoir à bon marché, allez chez Bergeron et Frères, No. 602, Rue Ste. Catherine. Dans ce magasin le client n'est jamais trompé il est toujours sûr d'avoir la valeur de son argent.

Nous avons vu une enseigne pittoresque d'originalité sur la Rue Ste. Catherine, près de la Rue Wolfe. C'est une paire de ciseaux entourée de bottes et souliers de toutes sortes. Nous sommes entrés dans le magasin et à notre grande surprise, nous avons vu deux Messieurs l'un tenant un magasin de chaussures et l'autre une boutique de tailleur. Curieuse coïncidence, c'est que ce sont deux Messieurs Beaudry, qui ont fait un pacte pour donner au public une satisfaction complète dans leurs lignes respectives. Leurs prix sont réellement bien bas. Ces Messieurs méritent une visite.

On voit souvent des individus n'ayant plus le sou, ce qui ne les empêche nullement de l'être.

* *

Le rouge tend à dominer partout cette année. Il a pris l'ascendant à Ottawa et à Québec. Le développement extraordinaire de cette couleur se manifeste jusque dans la Rue Ste. Catherine où le Magasin Rouge a obtenu la plus grande popularité qui ait jamais obtenu une maison de commerce dans la Puisseance. Le Magasin Rouge fondé le printemps dernier par MM. J. L. Pelletier et Cie., a été assiégé tout l'été par les flots pressés d'une foule avide d'acheter à bon marché et de profiter des avantages extraordinaires offertes par cette nouvelle maison. A toute heure du jour et de la soirée pendant que les acheteurs se pressaient près des comptoirs, les employés de MM. Pelletier et Cie., en arrière du magasin étaient continuellement occupés à débaler des marchandises emportées à bon marché. Il est superflu de dire que le fonds de nouveautés du Magasin Rouge est le plus varié et le mieux choisi pour le goût du public. Jamais personne n'est sorti de ce magasin sans avoir eu plus que la valeur de son argent.

Le Magasin Rouge n'étant pas assez spacieux pour contenir la foule il a fallu que MM. L. J. Pelletier y annexassent le magasin voisin ci-devant occupé par MM. Dubuc, Desautels et Cie., dans les deux magasins les clients de cette populaire maison seront toujours sûrs de trouver les marchandises qui leur plaisent à des prix convenables pour la dureté des temps. La politesse et l'urbanité des Commis du Magasin Rouge, l'esprit d'entreprise qui anime leurs patrons et l'immensité du fonds de commerce offert en vente assurent à cette maison un succès éclatant sur la concurrence. Vive le Magasin Rouge. N'oubliez pas l'adresse, c'est au No. 581 rue Ste. Catherine coin de la rue Wolfe.

A LOUER

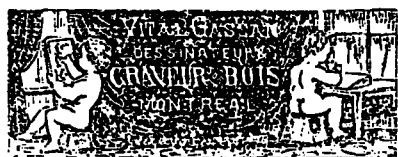
Une grande salle, convenable pour club, réunion de société, etc., au-dessus des Bureaux du CANARD S'adresser à MM. E. Mathien et Frère, épiciers, 77, rue Notre-Dame.

HOTEL DU CANADA



Rue St. Gabriel, Montréal.
A. BELIVEAU, Propriétaire.

Jos. RIENDEAU, S. BELIVEAU, Gérants.



No. 79 Rue Notre-Dame,



LE GRAND REMÈDE DU JOUR !

LES AMERS

MERVEILLEUX

DE

P. Despat

POUR TOUTES

LES MALADIES DE L'ESTOMAC ET DES POU-MONS.

Lisez avec attention les certificats ci-joints et vous serez convaincu.

CERTIFICATS :

Je soussigné, certifie que depuis plusieurs années je souffrais de la dyspepsie, ma digestion ne se faisait qu'avec difficulté, j'étais continuellement indisposé. Au printemps dernier j'avais de la peine à vaquer à mes affaires, tant j'étais souffrant : voyant dans les journaux les annonces des amers de M. Despat, je résolus d'en essayer, et après en avoir pris sept bouteilles, je me trouve parfaitement bien, ma digestion se fait régulièrement et je n'éprouve plus aucune douleur.

Je ne puis trop recommander les amers de M. Despat à ceux qui sont dyspeptiques.

F. X. MONTMARQUET, Boulanger.

Montréal, 15 juillet 1874.

M. P. DESPATI.—Monsieur. Je suis heureux de certifier qu'après vingt ans de maladie cruelle, causée par une inflammation de matrice, j'avais essayé presque tous les remèdes en usage pour ces maladies. A la fin, malgré le peu de confiance que j'avais, je fis usage des emplâtres préparés par M. Despat et de ses amers merveilleux. Après un traitement de huit jours, je me trouvai parfaitement guéri. J'engage toutes les personnes atteintes de cette cruelle maladie, à aller voir monsieur Despat, et je suis presque certain qu'elles obtiendront un grand soulagement, sinon une guérison complète, car je puis en juger par moi-même plus que n'importe quelle personne.

Je vous suis, monsieur, éternellement reconnaissant, et je demeure votre dévouée servante,

DAME LAUZON, No. 51, rue Ontario.

Je soussigné, certifie que j'étais attaqué d'une inflammation de péricardium assez grave que mon médecin a déclaré ne pouvoir me guérir et tous ceux qui me voyaient me condamnaient à la mort. Je n'avais pas seulement que cette maladie : depuis l'âge de connaissance que je souffrais de la terrible maladie de la dyspepsie : ma digestion se faisait que par le moyen des remèdes. Depuis que je me suis servi des amers de M. P. Despat, je suis très bien, je n'ai eu aucune attaque de consommation, ni même de dyspepsie. J'encourage tous ceux qui souffrent de ces maladies, de courir de suite aux merveilleux amers. Quand je pense que je suis guéri ! Je ne pourrais trop vous répéter : allez, allez voir M. P. Despat, vous obtiendrez guérison, sans abandonner la Divine Providence, premier remède qu'un chrétien doit se servir.

DAME L. DUMOUCHEL, Ste. Adèle, 1er mars 1878.

Nous possédons une foule d'autres témoignages que le manque d'espace nous empêche de publier. Nous les montrerons à qui voudra les voir.

En vente seulement chez le propriétaire.

M. PIERRE DESPATI,

275, RUE ST. DOMINIQUE,

(Près de la rue Ontario.)

Montréal, 31 août 1878.—48.

THEATRE DOMINION

WOOD & WEST..... Régisseurs.

Ouvert tous les Soirs.

Grandes Représentations de Variétés.

Prix d'admission, 15c, 25c et 35c. Matinée chaque SAMEDI, à 2.30 P.M. Changement de programme tous les LUNDIS et JEUDIS. Admission, 15c. 25 Août. 47

Fr. X. LeCavalier & Cie.

293, RUE ST. LAURENT, MONTREAL.

Les dames trouveront à ce magasin le plus beau choix de robes de grand-modes, mousselines, brillantes, robes à robes, étoffes à robes, alpaca noirs, chapaux, fleurs et plumes, à des prix tellement bas qu'ils défilent toute compétition. Pour les Messieurs, nous avons un riche assortiment de draps, casimires français et anglais, tweeds anglais, écossais et canadiens, etc., etc.

Nous avons un dépôt spécial des excellents tweeds de la fabrique de St. Bruno. Nous pouvons également offrir aux messieurs un choix magnifique de lingerie. Le tout vendu à une réduction extraordinaire.

FRS. X. LECAVALIER & CIE.,

293, Rue St. Laurent,

Coin de la Rue Mignonne, Montréal.

HOTEL RIVARD

No. 20, Rue Bonsecours.

Cet Hôtel est un des meilleurs de la ville.

La maison vient de subir de grandes améliorations dans un genre tout nouveau. Il y a des chambres pour au-delà de 100 personnes.

Les Vins sont de premier choix et la table est servie des primeurs de la saison.

La cour est des plus spacieuses et il y a des Remises pouvant contenir au-delà de 30 chevaux.

Les Commerçants de Chevaux trouveront toujours tout ce qui pourrait leur être utile et nécessaire.

La politesse et l'attention des employés rendent le séjour de l'Hôtel un des plus agréables pour les voyageurs.

Le prix est des plus réduits. Un Opérateur de Télégraphie fait partie de l'Établissement. 23 Août 1878. 47

RESTAURANT FRANÇAIS.

MAISON ST. DENIS

C. GREGOIRE, Agent.

42 et 44, Rue Bonsecours, et 97 Rue du Champ-de-Mars, Montréal.

Le menu qui est très varié est préparé par un cuisinier français qui donnera toujours satisfaction au public.

Les liqueurs sont de premier choix. Prix modérés. 17 août.—46.

GODIN, MONDOU & Cie.,

Épiciers-Propriétaires.

Bureau, 79, rue Notre-Dame, (au-dessus de chez Mathieu & Frère, marchands-Épiciers.)